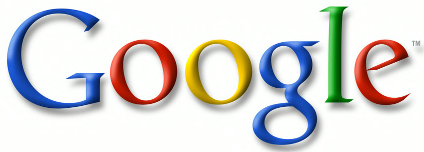
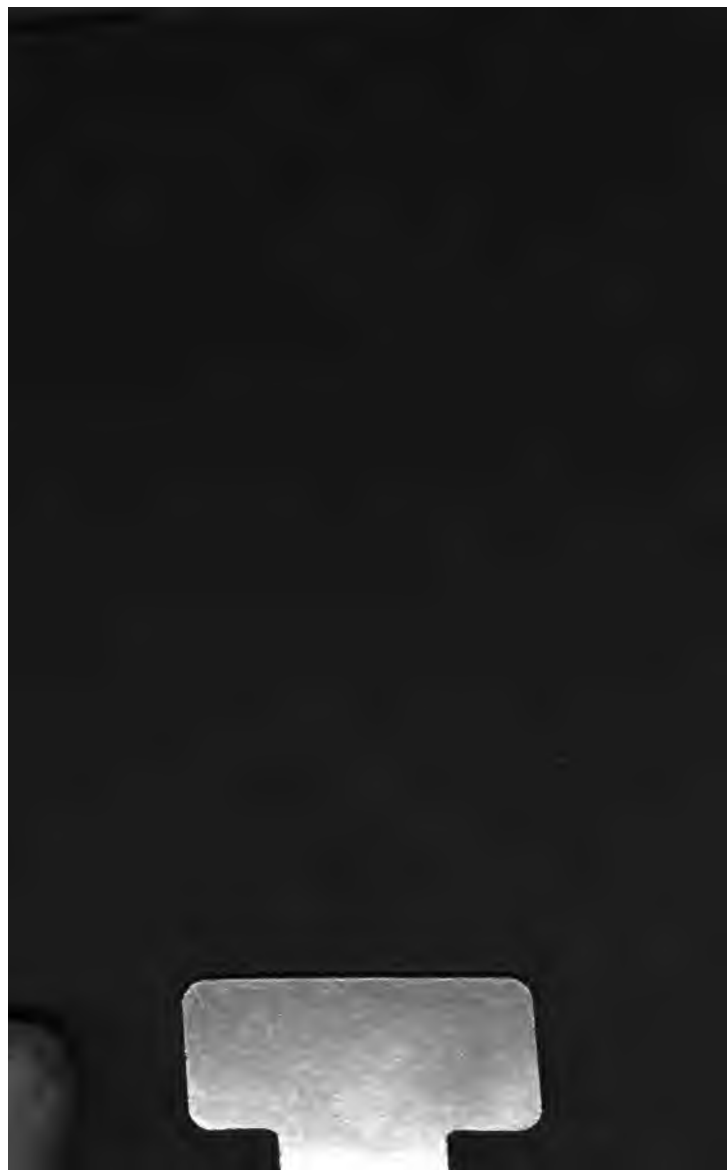



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578983 8







LE

# PASSE-TEMPS

DES

## MOUSQUETAIRES

OU

## LE TEMPS PERDU

PAR M. D. B***



A BERG-OP-ZOOM

M. DCC. LV



# PRÉFACE

---

J'AI *intitulé mon ouvrage :* le Passe-Temps des Mousquetaires, *parce que quelques-uns de ces Messieurs ont eu de l'indulgence pour ce recueil, et que leur bon goût paroît me flatter de quelque succès.* Le Temps perdu *est un titre qui lui convient encore mieux. J'ai perdu mon temps à le faire; d'autres perdront le leur à le lire; et je souhaite que tous les François soient de ce nombre. L'auteur, quoique critiqué, n'en seroit pas plus à plaindre. Adieu, lecteur : les préfaces courtes sont les meilleures. La mienne doit te plaire.*

---



# LE
# PASSE-TEMPS

## LA CONFESSION RÉVÉLÉE.

Jeune fillette est toujours aux écoutes ;
Un mot lâché par ci par là
Peut, à huit ans, faire naître des doutes
Qu'avant treize on éclaircira.
Cette maxime est toujours bonne,
Et, quoique étrangère au sujet,
C'est à propos qu'on nous la donne.
Une mère sage, dit-on
(Le beau meuble dans un ménage !)
N'eût pas sorti de la maison

Sans mener avec soi Fanchon,
Unique fruit d'un tendre mariage.
Fanchon étoit de ces enfants
Dont on ne voit guère à huit ans,
Et n'en avoit pourtant pas davantage.
Or, sur le cœur ayant je ne sçais quoi,
La mère alla tout de suite à confesse,
Au sexe ordinaire foiblesse,
Et conduisit sa fillette avec soi.
Vraiment, l'église est un fort bon endroit,
Et l'on fait bien d'y mener les filettes,
Mais seulement celles qui sont jeunettes ;
Car sot qui là des autres répondroit !
La dame donnoit sa pratique
Aux cordeliers : c'étoit son pis-aller.
Sitôt venue, elle fait appeler
Un vénérable séraphique.
Révérend père Frottemal,
Confesseur de cette bonne âme,
Ne la fit pas attendre au tribunal :
A peine il sçut que c'étoit une femme,
Qu'il se rendit au confessionnal.
Par menus faits, mainte vétille,
La maman commença d'abord,
Des femelles c'est là le fort.
Bientôt quittant la peccadille,
Elle accusa quelque chose de plus,
Et coups de langue, et calomnies,
Et des femmes autres manies ;
Ensuite, cas au bon homme inconnus,
Et puis certain petit mystère,

Tant et si bien que d'un bon adultère,
La Madeleine enfin se confessa.
Peut-être dans ce péché-là,
Le cordelier reconnut son ouvrage ;
Car on m'a dit que d'un tel badinage.
Le père gris quelquefois se mêla.
Un cordelier partout fourrage,
Il est huissier-né des amours ;
Il donne exploits, assigne, saisit, gage
Dans Cythère et dans ses faubourgs ;
C'est un dit-on : je n'en sçais davantage.
Mais reprenons notre discours.
Fait d'adultère étoit faute assez lourde
Pour qu'on la confessât tout bas ;
Mais un peu haut la maman dit le cas ;
Et Fanchon, qui n'étoit pas sourde,
Et qui ce jour-là de fort près
La talonnoit peut être exprès,
Entendit fort bien que sa mère
Se confessoit d'un adultère.
Le mot pour elle étoit nouveau,
Et lui parut même assez beau :
Voyez la malice à cet âge !
L'affaire faite, on part pour le ménage.
Or la fillette, de retour,
Dit bonnement : Mais, vous venez, ma mère,
D'accuser certain petit tour
Qui porte le nom d'adultère :
Quel péché seroit-ce donc là ?
D'abord la bonne âme, étonnée,
Ne s'attendant pas à cela,

Parut un peu déconcertée.
Elle se remit dans l'instant;
Car, prissiez-vous femme sur le temps même,
C'est l'affaire d'un seul moment
Pour duper le plus prévoyant,
Et pour jouer le stratagème :
Tenez, répondit la maman,
Adultère est fermer, ma fille,
Un peu les lèvres en parlant,
Défaut commun à la famille,
Et dont le père Frottemal
Par charité veut me reprendre;
Car, en effet, il est fort mal
De parler sans se faire entendre.
La curieuse, par bonheur,
Crut l'affaire sans conséquence,
Et bientôt vers son confesseur
La mère alla finir sa pénitence.
La jeune enfant, voulant après cela
Faire confession première,
A son cher père s'adressa
Pour l'assister dans cette affaire.
De tout mon cœur, répondit le papa.
Et d'abord il lui suggéra
Quelques fredaines enfantines,
Comme dérober des pralines,
Vouloir courir, bouder, n'obéir pas,
N'avoir pas dit ses patenôtres
Et pareils autres menus cas.
Oh! vraiment, j'en ai fait bien d'autres,
Dit la fillette en rougissant.

Parle, reprit le père en badinant.
J'ai fait...—Dis donc?... — Un adultère.
— Un adultère!... — Oui, mon père.
(Le confesseur en rioit à part soi.)
—Qu'est-ce que c'est? Mon enfant, réponds-moi.
— Adultère, dit la fillette,
C'est fermer la bouche en parlant.
— Qui te l'a dit?... — C'est la maman.
Demandez-lui, la chose est assez nette;
Je l'entendis s'accuser de cela :
J'appris d'elle qu'un adultère
Est ce que je vous ai dit là.
— Je le crois bien, reprit le père.
Que n'a-t-elle fermé, ma chère,
Autre chose comme les dents!
Adieu : nous trouverons le temps
Une autre fois de finir ton affaire.
Or, le bon homme, et j'en suis convaincu,
Si Fanchon n'eût révélé ce mystère,
Eût été content et cocu :
Pourquoi Fanchon suivoit-elle sa mère?

---

## CHACUN SÇAIT CE QU'IL LUI FAUT.

Le vieil Orgon, à son risque et péril,
Avoit épousé jeune fille :
Le bon homme ! qu'en faisoit-il?
Sa femme étoit et fringante et gentille :
Pourquoi donner à de telles enfans
Un vieux goutteux qui dans deux ans
Une ou deux fois à peine les occupe?
Ma foi ! les marier ainsi,
C'est un meurtre ; mais celle-ci
N'en étoit du tout point la dupe :
Ce que ne pouvoit le vieillard
Elle sçavoit le trouver autre part.
Oh ! qu'il en est qui font comme elle!
Pour revenir à notre belle,
Monsieur Orgon lui dit un jour :
Tiens, voilà cent louis, m'amour.
A tes plaisirs je ne mets point d'obstacle :
Promène-toi, vas au spectacle,
Achète robes et bijoux !...
Allez, mon cœur ! laissez-moi faire,
Lui repart la jeune commère,
Je sçais bien mieux ce qu'il me faut que vous.

## LES DEUX MARIS D'ACCORD.

Juger en fait de cocuage,
De ta moitié, Lucas, c'est là l'ouvrage.
Pour contenter là-dessus ton désir,
Devant elle il faut comparaître ;
Souvent quand tu dis ne pas l'être,
Elle travaille à te faire mentir :
Ce conte va te le faire connoître.
Blaise, dans un réduit obscur
Du cabaret de la Glacière,
Vuidoit un broc d'un gros vin sec et pur
Avec Jean son compère.
Par trop il avoit déjà bu,
Quand il dit à Jean : Je parie
Que ta femme te fais cocu.
— Parbleu ! je t'en défie,
Répondit Jean ; et s'il en est, c'est toi !
Blaise, n'entendant raillerie :
Tu te moques ! qui ? moi !
Ton erreur est extrême.....
— Oui, toi... — Non, je ne le suis pas...
— Oh! tu l'es bien... — Tu l'es toi-même.
Si bien que par dit et redit,
Nos gens, se piquant de paroles,
Entrèrent au voisin réduit
Pour qu'on jugeât le tout sans bruit.
Qu'y virent-ils? Deux jeunes drôles

Frais, vigoureux, en habit de combats,
Et leurs femmes entre leurs bras!
Alors Blaise, à ces infidelles
S'adressant d'un ton furieux :
Que venez-vous faire donc là, les belles?
— Vous accorder tous deux,
Lui répondirent-elles.



## LA LONGUE ÉPITRE.

DEVANT une de ses amies,
Doris lisoit confidemment
Une lettre de son amant,
Et sept pages étoient remplies
Des plus tendres vœux du galant.
C'étoit un assez long ouvrage ;
Passe encore pour une page ;
Mais sept ! c'est trop : l'on n'y tient pas.
Quelque ennuyeux pourtant que fût le verbiage,
Doris y trouvoit mille appas :
L'Amour répand sur tout un certain avantage
Dont ses esclaves seuls font cas.
Aussi le moindre mot lui paroissoit charmant,
Chaque ligne avoit une pose
Chaque page trouvoit sa glose,
Tant et si bien que, s'ennuyant,
L'amie enfin dit en bâillant :
Ma foi ! ta lettre est fatigante,
Et je gagerois qu'à ton tour,
Comme moi tu t'impatiente ;
Ah! que ton homme est long à conter son amour !
Un peu, lui répondit l'amante ;
Mais toujours suis-je plus contente
De le voir trop long que trop court.

---

## LE COUSIN DE MADAME KERDRE.

Dans un petit bourg d'Angleterre,
Jadis vivoit certain tendron,
Tendron au moins sexagénaire
Et qui depuis cent ans, dit-on,
Attend sa résurrection.
Avoit-il alors père et mère?
Je n'en sçais rien; mais, oui ou non,
Madame Kerdre étoit son nom :
Le reste n'est pas mon affaire.
La pauvre femme aimoit encor
Les douceurs du tendre mystère :
Un amant à jeune crinière
Eût été pour elle un trésor;
Mais à son âge on ne rencontre guère :
Il faut chercher ces sortes de gens-là
Argent en main, car sans cela
Telle marchandise est bien rare;
Et justement la dame étoit avare :
Le vilain défaut que voilà!
On auroit pu lui passer sans réplique
De tendres soins; un cœur antique,
A mon avis, peut hardiment
Brûler d'une amoureuse flamme;
Mais aussi généreusement,
Il doit sçavoir ce que vaut un amant.
Quoique à soixante ans une femme
Ait passé l'âge des plaisirs,

Il n'est pas dit qu'elle soit sans désirs :
Souvent l'amour soutient une vieille âme.
Madame Kerdre avoit certain parent,
Jeune, aimable et de bonne mine,
Parent éloigné, qui pourtant
Vous la traitoit bel et bien de cousine :
Telle est la mode entre héritiers ;
Il seroit beau qu'ils parlassent par tantes !
Pour succéder à d'antiques parentes,
On les cousine volontiers.
Là, le milord rendoit mainte visite,
Et s'informoit quand on trouveroit bon
De dénicher de la maison,
Et de chercher dans l'autre monde un gîte.
Mais il venoit toujours en vain ;
Pour le supplice du cousin,
La cousine étoit éternelle.
Or, un jour le jeune parent,
Un peu las, débarquant chez elle,
S'alla coucher en arrivant,
Bientôt d'un heureux ronflement
Il fit retentir la ruelle.
Pour lui prodiguer ses faveurs,
Le dieu des cœurs s'étoit joint à Morphée :
De quelques moments enchanteurs
L'image lui fut retracée,
Où fléchissant, à la fin, les rigueurs
D'une inhumaine désarmée,
Il crut d'amour épuiser les douceurs,
Et la trace de ses erreurs
Resta sur son drap imprimée.

Eh ! qu'importe que nos désirs
Doivent leur succès au mensonge!
Nous le sçavons : tous les plaisirs
Ne sont qu'un agréable songe.
Les souhaitons-nous, c'est un bien ;
Les goûtons-nous, ce n'est plus rien.
Notre milord faisoit pendant son somme,
Comme j'ai dit, un rêve des plus beaux,
Quand la parente hors de propos
Crut devoir réveiller notre homme.
Il soupira, s'étendit et bâilla :
Sa paupière, encore engourdie,
Sur la cousine à peine se leva ;
Nonchalamment ensuite il s'habilla,
De ses exploits l'âme toute remplie.
Bientôt sortant de cette léthargie,
Un autre soin rappela le cousin :
Dans sa poche il porta la main,
Et l'ayant cent fois retournée,
Dit qu'il trouvoit d'erreur une guinée.
Une guinée ! oh ! pour le coup,
Madame Kerdre en parut consternée ;
Elle se mit à la chercher partout,
Secoua fort la couverture,
Balaya bien, du lit ôta le bois,
Fureta dans chaque ouverture :
Peine perdue ! elle étoit aux abois.
A son parquet enfin elle fit brèche :
On n'y retrouva pas l'argent.
Dans les draps enfin regardant,
Elle apperçoit l'empreinte encore fraîche

Des plaisirs du chaste parent.
Cet objet l'arrête un moment....
Puisque votre recherche est vaine,
Dit alors le jeune vaurien,
Laissez ; d'ailleurs, ça n'en vaut pas la peine...
C'est peu de chose, j'en conviens,
Lui répondit madame Kerdre ;
Mais, mon cousin, vous deviez bien
Me le donner plutôt que de le perdre.



## LA PESTE.

Foi de bon catholique!
Disoit à ses enfants
Un chrétien d'ancienne fabrique :
La peste est un mal diabolique,
Et les moines sont bonnes gens.
Le bon homme en contoit de reste,
Et personne aujourd'hui
Ne pense comme lui....
De la bonté céleste
Gardons-nous d'accuser les soins !
Mais enfin ni moines, ni peste,
Ce seroient deux grands maux de moins.
Hélas! reprit l'octogénaire,
Enfans, si nos maux sont passés,
Nous devons aux soins empressés
D'un pieux monastère
Le terme de notre misère.
Je ne parle que de trente ans,
Qu'alors une maudite peste
A notre ville étoit funeste!
Vingt moines bienfaisans
S'en vinrent à nos habitans
Offrir leur charité céleste :
L'enfer même n'eût pu tenir
Contre leurs soins infatigables.
Bientôt des malheurs effroyables
Qui nous firent longtems gémir,

Nous n'eûmes que le souvenir.
La peste finit ses ravages,
    Et nos libérateurs
    Reçurent de nos cœurs
    Les sincères hommages.
Depuis ce terme de nos maux,
Le ciel a béni les travaux
De la troupe prédestinée,
Au point que la ville à présent
(Grâce aux soins du pieux couvent)
    Est vingt fois plus peuplée
Qu'elle ne l'étoit ci-devant.



## LA VEUVE POLIE.

Lorsqu'un sexagénaire a pris pour son usage
Jeune pucelle en mariage
Après deux mois, s'il n'est pas mort,
Le vieux bonhomme est dans son tort.
Pour lui seul choisit-il un tendron frais, alerte?
Non, ce n'est qu'au tombeau qu'on le voit de bon œil :
On se console de sa perte
En attendant la fin du deuil.
De quoi serviroit la tristesse?
Le nom de veuve est un beau nom,
Quand on vient d'enterrer un opulent barbon.
Tant pour douaire et pour jeunesse,
Tant pour bijoux, bagues, joyaux,
Tant par legs et par politesse,
Du pauvre testateur on attend le repos.
Bientôt il meurt ; on devient veuve :
Cela suffit sans autre preuve ;
On possède des dons si beaux!
Alors que ce seul nom inspire de tendresse
A la survivante Lucrèce
Pour la mémoire du mari,
Quand il prend vite son parti!
Le bien qu'il laisse en abondance
Fait honneur à son opulence ;
Et si l'on parle du défunt,
C'est toujours avec révérence :
Ce qui n'est pas honneur commun ;
Car les morts sont sujets même à la médisance.

Par bonheur veuve de trois mois,
C'est ainsi qu'en usoit la jeune Célimène.
Faisoit-elle bien? Je le crois.
Pour un vieux trépassé pleurer une semaine,
Ma foi ! c'est prendre assez de peine :
Il faut bien mourir une fois...
Sur le point de la bienséance,
Célimène portoit le scrupule fort loin.
Pendant huit jours entiers, fête, réjouissance,
Amant même, de tout elle fit abstinence :
Peut-être ce n'est pas qu'elle n'en eût besoin ;
Mais au devoir, dans l'occurrence,
Elle sçavoit surtout donner la préférence.
Elle eut ensuite des amans ;
Ils vinrent en foule chez elle ;
Après huit jours de pleurs, il en étoit bien temps.
Elle étoit riche, elle étoit belle :
Avec de semblables talens,
Peut-on manquer de soupirans ?
Si l'on vit sans plaisirs, à quoi sert d'être jeune ?
Il faut du choix, et, selon nous,
Ceux de l'amour sont les plus doux.
Célimène rompoit à son aise le jeûne
Que lui fit si long-temps observer son époux.
La belle veuve étoit galante,
Et c'est assez la mode ici :
Par contagion, sa suivante,
Dit l'histoire, l'étoit aussi.
La nature en appas l'avoit bien partagée :
Elle comptoit vingt ans, et plus d'un cavalier
Lui trouvoit l'œil fripon, la taille dégagée,

Et cet air tant prisé par les gens du métier.
Certain marquis connut ce que valcit Lisette
(C'est là, s'il m'en souvient, le nom de la soubrette):
Qu'un marquis a le coup d'œil fin!
Qu'il sçait bien juger d'une belle!
Voit-il un teint frais, un beau sein,
Tout lui devient égal, servante ou demoiselle :
Prenez garde, jeune pucelle,
D'en trouver dans votre chemin !
Ce sont gens affamés de l'honneur féminin.
Pour faire une tendre conquête
Le marquis avoit du talent.
Il s'y prit si bien que Lisette
Recevoit chaque nuit dans ses bras le galant.
Ce n'étoit pourtant pas le seul qu'eût la soubrette
(A fille raisonnable un ne suffit jamais) :
D'un autre elle avoit fait emplette,
L'Orange étoit son nom ; sa qualité, laquais ;
Beau garçon servant Célimène
Qui, dans maintes heureuses nuits,
De la besogne du marquis
Travailloit le surplus sans peine ;
Mais le marquis étoit le principal amant.
Pendant deux ou trois mois, tous nos gens réussirent
A cacher leur intrigue au public médisant.
A la fin, la veuve en eut vent,
Quelques amis l'en instruisirent.
On sçait que les gens aujourd'hui
Se mêlent volontiers des affaires d'autrui.
Dans le rapport qu'on fit de l'amoureuse emplette
De la subalterne coquette,

On ne parla que du marquis :
L'intrigue de l'Orange étoit chose secrette,
Et les cruels voisins n'en avoient rien appris.
Célimène, toujours discrette,
Pensa ne pas devoir souffrir pareil abus :
Au logis d'une veuve un marquis en més-us
Avec une ignoble soubrette !
Cela sonne mal en effet ;
Et d'ailleurs, en cas d'amourette,
Comme en tel autre que ce soit,
Un marquis est bien mieux le fait
De madame que de Lisette.
Tout cela pesé mûrement,
La maîtresse en femme prudente,
Sur le rapport d'autrui s'assurant foiblement,
Vint épier la nuit suivante.
Nos amans ne s'en doutoient pas,
Et bientôt, entendant le bruit de leurs ébats,
Elle ne chercha point preuve plus évidente.
Dans la chambre elle entra soudain,
Et trouva l'affaire en bon train.
Jugez de la frayeur de ce couple fidelle !
Lisette de ses jours croyoit trouver la fin,
Et la scène au ribaud n'étoit pas moins cruelle.
Or il advint que le laquais
De cette nuit faisoit les frais,
Et contentoit fort bien sa belle.
Par conséquent, ce fut l'Orange qui fut pris ;
Et la veuve, pensant attraper le marquis :
Vous êtes mal là, lui dit-elle,
En le tirant de la ruelle :

Monsieur! entrez plutôt dans mon appartement,
Vous y serez couché bien plus commodément.
En parlant encore, elle entraîne
Le galant chez elle à grands pas :
Le maraud n'en valoit la peine,
Et par bonheur pour lui qu'elle n'y voyoit pas :
L'erreur lui valut cette aubaine ;
Car on croyoit mener le marquis par le bras.
La belle occasion pour messire l'Orange !
Le drôle en profita : c'étoit un fin matois,
Et madame, à ce que je crois,
Ne perdit rien du tout au change :
Pour pousser la fleurette et pareils menus faits,
Un marquis vaut mieux qu'un laquais ;
Pour donner le solide aux belles,
Vive un laquais ! lui seul vaut au moins deux marquis;
Et j'en sçais plus d'une à Paris
Qui peut en dire des nouvelles.
Aussi du jeune serviteur,
La veuve eut lieu d'être contente ;
Et quand le jour enfin lui fit voir son erreur,
Elle ne fit point la méchante.
Une prude eût, au moins, chassé cet insolent :
Pour Célimène, plus discrette,
A son laquais dit seulement :
Va, l'Orange ! la faute est faite,
Mais sois plus sage à l'avenir,
Et mets-toi bien dedans la tête
Que je t'ai pris pour me servir,
Et non pas pour servir Lisette.

## LE TURC.

VIVE la façon cavalière
Dont soupire un bon musulman !
Il traite l'amoureux mystère
Mieux que nous, et sans compliment.
Parlez-moi de cette méthode !
Je l'aime fort : la blâme qui voudra !
Que les François, qui se piquent de mode,
N'ont-ils inventé celle-là !
Elle tiendroit chez nous fort bien sa place ;
Pourquoi ne l'adoptons-nous pas ?
Cette coutume feroit grâce
A nos amans de bien des embarras ;
A nos beautés, de plus d'une grimace ;
Et chacun s'en trouveroit bien,
Ou, tout au moins, ne nuiroit-elle en rien...
Halte-là ! monsieur le poëte,
Dit un homme à beaux sentimens ;
Serviteur à vos musulmans,
Mais leur façon n'est point honnête ;
Et pareille morale, au moins,
Ne fera pas fortune en France.
Que deviendroient les menus soins,
Les égards et la complaisance,
Qui près des belles chaque jour
Rendent nouveaux les plaisirs de l'amour ?
On n'entendroit plus parler de constance,

De choix ni de tendre retour :
Y pensez-vous donc ? — Oui, j'y pense...
Que répondez-vous à cela ?
Rien. Mon sentiment, le voilà.
Ne pas le suivre est chose très-permise,
Et pense autrement qui voudra :
Ainsi chacun sur ce pied-là
Traitera l'amour à sa guise.
Qu'on me donne raison ou non,
Je suis fidelle à mon opinion :
De tout auteur c'est assez l'ordinaire ;
Mais contons pour finir l'affaire.

Un musulman aimoit, dit-on,
Une noble parisienne.
De conduire une passion
Il ignoroit la douce peine :
Ces gens-là, sans autre façon,
Vont droit à la conclusion.
Notre bacha vit sa déesse,
Et crut pouvoir en faire sa maîtresse,
En attendant ces charmantes houris
Dont l'Alcoran aux siens fait la promesse.
Il lui conta ses amoureux soucis ;
Pour une dame de Paris,
Je crois qu'un Turc parle assez mal tendresse :
Celui-ci ne se piquoit pas
D'être docteur dans notre langue.
De jolis mots, de doux hélas !
De petits riens, de pareils menus cas,
Il n'embellit point sa harangue :

Il vint au fait tout uniment,
Et demanda.... — Quoi donc? — Chacun l'entend....
Ensuite, aux yeux de l'objet de sa flamme
Il fait briller un diamant
(C'étoit bien mieux s'entendre en compliment):
Ah ! monsieur, dit la jeune dame,
Regardant le bijou de près,
Que, pour un Turc, vous parlez bien français !



## L'ESSENCE DE MAITRE POUDRANT.

Poudrant, célèbre perruquier,
Un jour, dit-on, d'un sous-fermier
Etoit venu friser la femme;
Et ne songeant à son métier,
Il s'ébattoit avec la dame.
Le cocu vint, mais le barbier
Avoit trop à cœur son ouvrage:
Il ne s'en émut davantage.
Lors le fermier, tout fumant de courroux,
Prenant notre homme par la nuque:
Maître Poudrant! morbleu! que faites-vous?
Paix, monsieur! un moment! tout doux!..
Je mets..., je mets l'essence à sa perruque.

## L'ANDOUILLE ET LES DEUX MELONS.

La commère Brioche et deux de ses amies
Ensemble déjeunoient au frais.
Leur table n'étoit point de ces tables garnies
De gibier, de volaille et de cent autres mets:
Un déjeuner bourgeois se fait à moins de frais.
Une andouille des mieux fournies
Entre deux gros melons: voilà tous leurs apprêts;
Et par maître Ragons elles étoient servies.
Sur ma foi! s'écria leur écuyer tranchant,
En prenant le melon qu'on avoit mis à droite;
J'en tiens un.... il embaume, et doit être excellent:
Cherchez-en de plus ragoûtant!
Oh! parbleu, je vous en souhaite....
Eh! non, non, compère Ragons!
Laissez, l'autre vaut mieux, dit madame Brioche:
Quand l'andouille se trouve avecque deux melons,
S'il en est un bon, c'est le gauche.

---

## L'ONGUENT POUR LA BRULURE.

En devisant avec Venture,
Au tems de la grande froidure,
Certain prélat, né de bon lieu,
Pincette en main attisoit fort le feu;
Et l'attisant outre mesure,
Une étincelle atteint l'homme de Dieu,
Et vient lui brûler la figure.
F.....! cria le saint crossé.
Monsieur l'abbé, lui dit la créature,
Comme vous je l'aurois pensé :
Il n'est onguent meilleur pour la brûlure.

## L'INGÉNUITÉ DE LISETTE.

Avez vous remarqué, madame,
(Disoit un époux à sa femme
Devant leur fillette Lison)
Le changement de Claridon?
Je le trouve méconnoissable:
Auparavant il étoit gracieux,
De belle humeur, bon ami, sociable,
Complaisant, doux et généreux,
Vous le sçavez ; mais à présent
Avec personne il ne peut vivre.
Quand il voit le monde un instant,
C'est toujours d'un air rebutant:
Il est sans cesse sur un livre,
Et ne paroît jamais content.
Je le plains très sincèrement:
Il est sçavant, je le confesse;
Ses ouvrages lui font honneur;
Et c'est, à mon avis, l'auteur
Le plus profond que je connoisse.
Mais encore, comme je dis,
Faut-il vivre avec ses amis....
Il est vrai, répondit la dame,
Qui n'avoit rien dit jusque-là,
Il court un bruit, outre cela,

Qu'il s'entend mal avec sa femme;
Car enfin, depuis le moment
Qu'il a commencé sa retraite,
Il n'a pas fait un seul enfant...
Ah ! maman, s'écria Lisette,
Le pauvre homme donc qu'un savant!



## LE CONGÉ.

Avec suivante bien apprise
Certain marquis prenoit joyeux ébat :
D'une fenêtre la marquise
D'un œil jaloux regardoit le combat.
Ayant au cas la pauvrette surprise :
Ma fille, allez ! cria-t-elle en courroux,
Besoin n'avons de pareilles soubrettes,
La besogne qu'ici vous faites,
Je puis bien la faire sans vous.



## LES COUPS DE POING.

Un jour l'abbé Francsot, petit collet pimpant,
Contoit devant femelle, et fringante et jolie,
Un fait qu'il trouvoit surprenant :
Un mien cousin extravagant
Fit, dit-il, jadis la folie
De donner dix louis à certain gros Normand,
A la charge que le manant,
Sur sa figure rebondie,
Recevroit de sa part dix coups de poing comptant.
Monsieur, lui répondit la naïve Julie,
Je ne vois rien là d'étonnant :
Peut-on payer dix coups trop libéralement?

---

## LA GOUVERNANTE DE MESSIRE PAUL.

Messire Paul, curé d'un gros village,
Prit pour gouvernante Nannon.
Après s'être informé du nom,
C'est la coutume en un ménage
De demander ensuite l'âge.
Nannon sur cet article-là
Paroissoit fille canonique :
J'ai cinquante ans et par delà,
Dit la vielle *célibatique*.
Tant mieux, repartit le curé ;
Une servante véridique
Qui passe l'an climatérique
Est mon fait, et j'ai très bien rencontré.
Or, la nouvelle gouvernante
Portoit dans ses yeux clignottans
L'étiquette de soixante ans,
Quoiqu'elle n'en eût que quarante.
La nymphe avoit dans ses heureux loisirs
Tenu jadis école de tendresse :
C'est le moyen d'avancer la vieillesse.
Tristes reliques des plaisirs,
Ils nous enlèvent la jeunesse!
Et nous en laissent les désirs.
Chez le pasteur quelques jours s'écoulèrent
Pour mettre la servante au fait ;
Mais bientôt les choses allèrent
D'un bon train, et comme il falloit :

Messire Paul de rien ne se mêloit.
Servante de prêtre est maîtresse,
Dit le proverbe : il ne ment point;
Avant monsieur il faut qu'on la caresse,
Sans cela point de politesse :
Elle commande... et peut-être au besoin
Pour son curé Nannon eût dit la messe.
On ménageoit cet antique tendron ;
Chaque manant lui portoit son hommage,
Et le marguillier du village
Trembla vingt fois à la voix de Nannon.
Le magister lui-même étoit un drôle
Qu'elle avoit mis sur le bon ton ;
En un mot, de madame Paule
Il ne lui manquoit que le nom,
Mais elle en avoit la façon.
Six mois passés dans cette douce vie,
Elle eut certaine maladie
Qu'on ne doit jamais qu'au plaisir
Et dont le temps seul peut guérir,
Qui fait rougir les jeunes épousées,
Qu'une actrice sait prévenir,
Dont tremblent les femmes usées,
Et qu'une Agnès au minois enfantin
Regarde d'un air de dédain,
Mais dont la cause, attrayante pour toutes,
Expose l'honneur féminin
A de générales déroutes.
Si quelque lecteur ignorant
Ne peut pénétrer le mystère,
Il a donc l'esprit bien pesant !

Je vais pourtant le satisfaire.
Nannon étoit enceinte de six mois :
On m'entendra pour cette fois...
Grand brouhaha dans le village !
Chacun donnoit son coup de bec,
Tous les paysans faisoient rage...
Sans savoir ni latin ni grec,
Manans, ribauds et pareille racaille
Ne sont pas les moins insolens :
On médit parmi la canaille
Aussi bien qu'entre honnêtes gens.
Le bruit public en porta la nouvelle
Aux oreilles de Sa Grandeur,
Et tout de suite monseigneur
Fit venir le couple fidelle.
Messire Paul, d'un très-grand cœur
Se fût épargné ce voyage ;
Mais du prélat il connaissoit l'humeur :
Obéir étoit le plus sage.
Devant son juge il fut traduit...
Messire Paul, quoi ! vous qui du village
Êtes le premier personnage,
Vous commettez un tel délit !
Lui dit le prélat en furie :
Quel exemple pour vos sujets !
Contre vous tout le monde crie.
En punissant de semblables forfaits,
On ne peut être trop sévère,
Profanateur du sacré ministère !
Une fille grosse de vous !.....
Je mérite votre colère,

Lui répondit humblement le pasteur ;
Mais, excusez-moi, monseigneur,
Elle paraissoit si cassée.
Regardez-la : Votre Grandeur,
Comme moi, s'y fût attrapée.



## L'ENCAN.

Un jour, Catin, par je ne sais quel goût,
Mit ses faveurs à l'enchère,
En promettant ou partie ou le tout,
Suivant le prix qu'on voudroit bien en faire.
Or, envers les acquéreurs,
Elle obligeoit ses hoirs et successeurs,
Donnant assurance entière
A qui voudroit terminer cette affaire.
On vit d'abord un escadron galant
De tous côtés accourir à l'encan,
Pour mettre à prix les meubles de Cythère.
Certain abbé, petit-maître et fringant,
En relâchoit, de première volée,
Son revenu d'une année.
Un jeune robin pimpant
En présentoit un très-beau diamant;
Un gros fermier, bon nombre de pistoles :
Un officier, bon nombre de paroles :
C'est de tels gens le seul argent comptant;
Mais sur les rangs parut bientôt un carme;
A ses rivaux il donna chaude alarme:
Pour tes faveurs j'offre, dit-il soudain,
Mon sçavoir-faire, et rien autre, Catin :
Il l'emporta sur l'abbé, le gendarme,
Le fermier et le robin.

## L'AMOUR D'A PRÉSENT.

Vous ne nous faites la cour
Que parce que c'est l'usage :
Votre cœur est trop volage;
Il cherche le plaisir, messieurs, et non l'amour,
Disoit à quelques galans,
Qui louoient ses agrémens,
Jeune dame si fardée,
Si coquette et si plâtrée,
Qu'elle abusoit, ma foi ! de la permission.
Madame, répondit-on,
Vous nous rendez bien justice ;
Car notre amour ressemble aux beautés d'à présent :
Ce n'est qu'un feu d'artifice,
Doit-on être surpris qu'il ne soit pas constant ?



## L'AVARE ÉCRASÉ PAR UN FIACRE.

PENDANT la nuit, un opulent avare,
En habit neuf cheminoit canne au poing.
Un fiacre passe ; et criant gare ! gare !
L'homme aux écus ne s'en dérange point.
Lors, sans pitié, le phaéton infâme
Passe dessus tant qu'à mal il le mit ;
De quoi le vieux, tout prêt à rendre l'âme,
Lui dit : Coquin ! tu paîras mon habit.



## LES SOUHAITS.

Un jour Lise et Fanchon,
*Soi-disantes* pucelles,
S'entretenoient, dit-on,
De maintes bagatelles.
Sans la langue, point de salut,
Surtout pour la femelle espèce :
La langue est la meilleure pièce
Dont le Créateur la pourvut.
A présent, sur pareil chapitre,
Le genre masculin
Devroit, à juste titre,
Avoir sa place au féminin.

Enfin, ne sachant plus que dire,
Lise et Fanchon, à qui mieux mieux,
Se mirent à faire des vœux :
On sait que, quand fille désire,
Ce ne sont pas souhaits pieux.
D'abord la jeune Lise
Ambitionna des attraits
Tels qu'il n'en fut jamais ;
Une taille bien prise,
De grands yeux, de beaux traits,
Un air fin, un teint frais ,
Et puis, des grâces immortelles,
Ensuite, des amans fidelles,
Jeunes, aimables et bien faits.

Enfin, s'épuisant en souhaits,
Elle vouloit être princesse,
Ou, tout au moins, duchesse.
Il lui falloit de beaux chevaux,
De lestes équipages,
De superbes châteaux,
Des hôtels et même des pages,
De grands laquais surtout ;
Car, pour pareille engeance,
Le beau sexe de France
A toujours je ne sais quel goût.....
Pour moi, bien moins ambitieuse,
Dit Fanchon, et plus généreuse,
Je ne voudrois qu'un mari,
Haut de huit bons pieds et demi,
Gros à l'avenant, dont le reste,
En large comme en long,
Fût à proportion ..
Est-il un souhait plus modeste ?

## LE BON CONSEIL.

Une antique et triste beauté,
Aux yeux rouges, au teint des ans peu respecté,
Maussade, s'il en fut, très-importune en outre,
A certain seigneur allemand,
Se plaignoit que son confident
En face avoit osé l'envoyer faire f.....
Je sais qu'il n'est brutal pareil,
Et souvent j'en souffre moi-même,
Répondit le seigneur ; mais, madame, je l'aime,
Parce qu'il est d'un bon conseil.



## LE MOINE MODESTE.

Un fier moine, vrai maraud,
Demandoit la courtoisie
A fille que le ribaud
Trouvoit à sa fantaisie,
Frère ! point ne le ferai,
Lui répond le tendron ; vous vous moquez, je pense.
Tiens, pas tant de façons, repart la Révérence,
Et trois fois, palsambleu ! je te régalerai.
Le parti pour tout autre eût été fort honnête ;
Mais celle-ci, ne voulant
Se rendre à cette fleurette,
Alla porter sa plainte au prieur du couvent :
Peut-on, dit-elle au bon père,
Pour homme du monastère,
Choquer ainsi la pudeur ?
Me proposer trois fois !.... — Trois, seulement, malpeste !
S'écria le frère prieur,
Qu'il est devenu modeste !

---

## LA DÉVOTE.

FIÈVRE, peste, procureurs, guerre,
Famine et mille autres fléaux
Dont le Ciel afflige la terre
Sont moins à craindre encor que les dévots :
A gens de pareil caractère,
Si nous pouvons, n'ayons jamais affaire,
Qui que tu sois, lecteur, souviens-toi bien
De cet avis d'un poëte sincère :
Les fréquenter, c'est le moyen
De devenir tôt ou tard leurs victimes :
A leurs yeux, toujours prévenus,
Nos vertus paroissent des crimes,
Et leurs crimes sont des vertus.
Que l'inimitable Molière
A bien démasqué ces gens-là !
Mais en vain leur fit-il la guerre :
C'est peu de chose que cela
Pour extirper pareille engeance,
Les dévots sont nos souverains,
Nous les voyons nager dans l'abondance;
Leur triste et coupable puissance
Même à présent balance nos destins,
Et leur hypocrite arrogance
Se joue impunément des crédules humains.
Malheur à qui de leurs affreux desseins
Ose donner de légères ébauches !

La voix de la justice, à laquelle ils sont sourds,
De leurs forfaits hâte le cours,
Et le voile de leurs débauches
Leur sert pour obscurcir encore nos beaux jours...
Que faire à tout cela ? Se taire.
C'est, à mon sens, le parti le plus sûr :
Les dévots ne pardonnent guère.
Ainsi redoutons leur colère ;
Car si jamais, d'un souffle impur,
Un téméraire osoit ternir leur renommée,
Il verroit contre lui leur race entière armée.
Chut, donc ! elle est trop puissante à présent ;
S'y jouer seroit imprudence :
Il vaut bien mieux souffrir patiemment,
Et différer notre vengeance.
Coutons toujours en attendant :
Je vais parler d'une fille à scrupules,
Exempte, m'a-t-on dit, des crimes des dévots,
Mais en ayant quelques défauts,
Et presque tous les ridicules.

Non loin des bords où maints auteurs
Content qu'un jour certain révérend père,
Aux pieds du prince de Cythère,
Vint de Sodome abjurer les erreurs,
Vivoit jadis une jeune dévote,
Belle en tous points, faite à ravir les cœurs,
Sage, mais scrupuleuse et sotte :
Je ne dis pas qu'elle fût sans esprit ;
Oh ! Dieu m'en garde ! En fait de médisance,
Elle en avoit, sans contredit,

Du plus joli qui fût en France.
C'est un mérite que cela ;
Au moins, certaines gens par là
Se donnent un air d'importance :
D'ailleurs, qui n'a pas ce talent,
Peut-il passer pour dévot à présent ?
Thémire, c'est le nom de la pucelle,
Depuis quatre ans étoit à marier,
Et déjà plus d'un cavalier
Avoit en vain voulu tenter la belle :
Son directeur, moliniste zélé,
De rogatons, de maintes fariboles,
Grand papelard, saintement affublé,
En avoit fait une des vierges folles.
Thémire croyoit sottement
Les vieux contes de ce bonhomme,
Et n'auroit pas même en un an
Prononcé le seul nom d'amant
Sans une dispense de Rome.
Sa piété faisoit bruit en tout lieu :
Sainte grimace, orgueilleuse prière,
Menus hélas ! soupirs de feu :
Toute la dévote misère
Pour elle enfin n'étoit qu'un jeu.
Thémire aimoit un peu son Dieu,
Et beaucoup plus son cher révérend père.
On a beau dire : cependant
Un confesseur ne vaut pas un amant.
Notre vierge étoit fille unique,
Bien demoiselle, et n'avoit qu'un papa,
Qui, bon chrétien, mais mauvais politique,

Jamais en rien ne la contraria.
Ne prenons point tel père pour modèle,
Nous qui vivons dans ce siècle malin !
Malgré nos soins, il est plus d'une belle
Qui nous fait voir encor bien du chemin.
Mais celle dont je trace ici l'histoire
N'étoit pas du goût d'à présent ;
Elle fuyoit tout l'amoureux grimoire :
Aujourd'hui, l'on court au-devant.....
Jeunes galans, partis de convenance,
Époux riche, grande alliance
Et mille avantages divers,
Pour elle en vain s'étoient offerts ;
Thémire eût au nom de pucelle
Sacrifié même l'amour d'un roi.
Quelle chimère ! encore l'étoit-elle ?
Je le crois, mais sur pareille nouvelle
Son directeur en dira plus que moi :
Au reste, l'être ou non, c'est bagatelle.
Sur les rangs parut à son tour
Certain seigneur de province,
Aimable, riche, aussi beau que l'Amour,
Et né pour la fille d'un prince.
Il fit assidûment sa cour,
Sans pouvoir plaire à la dévote ;
Pour la toucher en vain il employa
Toute l'amoureuse marotte :
Thémire le congédia.
Quand une dévote est jolie,
On s'en entête volontier,
Aussi le jeune cavalier

Vint à l'aimer à la folie.
Que fait-il donc ? Il s'adresse au papa,
Et la demande en mariage :
Trop brillant étoit l'avantage
Pour renvoyer ce parti-là.
Le père lui donne assurance
Que ses vœux seront satisfaits.
Vous serez mon gendre, ou jamais
Personne ne doit l'être en France,
Lui dit le bon vieux paladin.
Croit-elle donc toujours berner son père ?
Oh ! non, parbleu ! Qu'elle choisisse enfin
Ou votre main, ou bien un monastère !
Il dit ; et, quittant notre amant,
Il le salue avec un doux sourire,
Et s'achemine vers Thémire.
La belle, d'un fatras pédant,
De points d'école et de telle denrée
Meubloit alors son esprit suffisant :
Il la trouva, de livres entourée,
Sur force cas méditant avec art,
Et de l'orthodoxe Escobar
Puisant la morale épurée.
D'abord, cet attirail dévot
Mit le vieux chrétien en colère :
Morbleu ! laissez cette misère !
Un livre n'est qu'un idiot,
Quand il enseigne à n'écouter son père.
Je suis bien las de tout ceci,
Ma chère enfant : la quenouille et l'aiguille
Sont bien mieux le fait d'une fille

Que tous ces *in-folio*-ci.....
A tels propos, qui sentoient l'empirique,
La belle alloit répondre du bon ton
(Car tout dévot est fort sur la réplique),
Quand le papa, pour finir sa leçon,
Reprit ainsi le fil de son sermon :
Votre propos seroit fort inutile,
Ma fille ; ainsi, taisez-vous pour le mieux.
La bonté d'un père facile
Rend les enfans audacieux ;
Enfin, je n'ai qu'un mot à dire :
Dès demain au seigneur Autrand
(C'étoit le nom du jeune amant
Qui vouloit s'unir à Thémire),
Je veux vous marier.... — Qui? moi!
Dit la dévote... — Oui, vous même, ma fille !
Lequel ici doit donc faire la loi?
Je suis maître dans ma famille :
Obéissez, c'est le plus court ;
Pour y penser, je vous laisse ce jour...
Ce compliment fait, le bon père
Quitte Thémire brusquement.
Pour elle quel triste moment !
Trop importante étoit l'affaire
Pour la décider dans l'instant.
Se marier ! que de sales idées
Ce seul mot entraîne avec lui !
Fait conjugal, liberté d'un mari
Et pareilles autres pensées
Mettoient la dévote aux abois....
De ses besoins faut-il être martyre ?

A dix-sept ans un cœur désire :
Elle étoit fille après tout ; et je crois
Que contre le sort de Thémire
Plus d'une belle eût changé son état.
En général, un pucelage
Soupire après le mariage
Plutôt qu'après le célibat.
Or, n'ayant assez de lumière,
Notre rêveuse à son cher directeur
Courut bientôt ouvrir son cœur.
Ce personnage trop sévère,
A mon avis, jugea mal cette affaire :
Selon lui, la belle devoit
Plutôt désobéir au père,
Que perdre tout ce qu'elle avoit
De plus précieux sur la terre.
Le bon homme prenoit les airs
De réformer notre sainte Écriture ;
Car, parmi tant d'ordres divers
Que Dieu fait à sa créature,
*Croissez, et multipliez-vous,*
Est, je crois, le premier de tous.
Cependant, la pauvre Thémire
Plus que jamais étoit dans l'embarras.
Son père ne prétendoit rire ;
Il commandoit, et n'y souscrire,
C'étoit l'aigrir à n'en revenir pas.
D'ailleurs, malgré tout ce qu'on en peut dire,
Se marier n'est point si vilain cas.
Je tiens même d'un Janséniste
(Et tel homme ne peut mentir),

Qu'elle eût su gré peut-être au casuiste,
Si le patelin moliniste
Eût décidé qu'il falloit obéir...
Enfin, notre triste dévote,
Ne sachant plus à quel saint se vouer,
Vint consulter sa servante Flipotte.
Flipotte étoit, car on doit l'avouer,
Fille d'un conseil admirable,
Mais complaisante, et qui savoit
Ménager ceux qu'elle servoit :
Flipotte enfin n'avoit pas sa semblable.
De sa maîtresse ayant appris le cas :
Eh ! mon Dieu ! vous n'y pensez pas !
S'écria-t-elle en fille sage ;
Un bon mari va bien à certain âge ;
Mademoiselle, au sentiment commun,
Vous devriez ajuster le vôtre :
Une sainte, tout comme une autre,
N'en a pas trop quand elle n'en a qu'un.
Mais bientôt l'adroite Flipotte,
Voyant que ses réflexions
Ne plaisoient point à la dévote,
Changea de style, et fit d'autres leçons.
Si vous voulez, dit-elle à sa maîtresse,
Demeurer vierge, entrez dans un couvent ;
Mais ce parti, tout bon qu'il me paroisse,
N'est pas votre fait sûrement.
Eh bien ! pour contenter le père,
Qui presse tant le sacrement,
Mariez-vous ; mais, avant de le faire,
Allez trouver messire Autrand.

Dites-lui qu'à ce mariage,
Vous consentez d'un très-grand cœur ;
Et que n'étant encor d'humeur
De lui livrer l'amoureux *tripotage*,
Vous voulez qu'en galant seigneur
Il vous jure, sur son honneur,
De ne toucher à votre pucelage
Et de vous traiter comme sœur !
Le parti convint à Thémire ;
Et pour en profiter d'abord,
Elle fait appeler le sire,
Et lui propose cet accord.
On ne pouvoit donner plus forte preuve
D'une sotte dévotion ;
Aussi la proposition
Au galant parut un peu neuve :
Etre amoureux de mille appas,
Et sur le point d'en devenir le maître,
Jurer qu'on n'y touchera pas,
C'est se mettre dans l'embarras.
Messire Autrand crut devoir tout promettre
Pour se tirer du mauvais pas,
Et comme la cérémonie
Exige, quand on se marie,
Que les conjoints, pour la première nuit,
Restent ensemble tête à tête,
Thémire voulut au réduit
Près d'elle avoir sa prudente sombrette,
Afin qu'elle pût obvier
A tous essais du cavalier.
Le galant, non sans une peine extrême,

De maints sermens faisant les frais,
Accorda tout ; car quand on aime,
Y regarde-t-on de si près?
D'ailleurs, la chose étant bien discutée,
Messire Autrand, docteur en fait d'amour,
Pensa que son épouse, un jour,
Ne seroit pas si dégoûtée.
Il pensoit bien. Souvent sans rien sentir,
Un jeune cœur atteint l'adolescence ;
Mais bientôt de l'indifférence
Volontiers il passe au désir ;
Il n'est qu'un pas de là jusqu'au plaisir
Que le défaut d'expérience
Dans un instant lui fait franchir.
D'ailleurs, lorsque le mariage
Vient ordonner l'amoureux badinage,
Je crois qu'il est doux d'obéir ;
Et puis, il faut se prêter à l'usage.
Enfin, l'amant n'osant rien refuser,
La dévote fut satisfaite,
Et consentit à l'épouser :
Le lendemain son affaire fut faite.
De dire si le vieux papa
Fut enchanté de son obéissance,
Combien de fois il l'embrassa,
Ce que pour dot il lui donna ;
Comment dans la réjouyssance
On disposa bals et repas,
Et mille autres semblables cas,
Cela paroît chose peu nécessaire.
Ce que je sais de cette affaire,

C'est qu'après maints amusemens,
Au lit on conduisit nos gens.
Chacun à la jeune épousée,
En la quittant, fit quelque compliment.
La soubrette tout doucement
Dans la chambre s'étoit glissée :
Quand les fâcheux eurent pris leur congé,
Elle éteignit aussitôt les lumières.
L'époux, sur un fauteuil rangé,
En badinant contoit quelques misères.
De n'avoir pas sa place au lit,
Il eût plutôt dû trouver à redire...
Enfin, ayant couché Thémire,
Flipotte près d'elle s'assit.
Que le mari faisoit pauvre figure !
Que de désirs étouffoit sa moitié !
La suivante en avoit pitié :
Car enfin, en telle aventure,
On plaint les gens par amitié.
Dans son lit, la pauvre dévote
A tous moments se retournoit ;
Sur son fauteuil l'époux toujours toussoit,
Si bien que la tendre Flipotte
Vit enfin ce qu'il leur falloit.
Madame, dit-elle à la belle,
Monsieur a froid, il tousse fort :
Cela ne vous feroit grand tort
S'il se couchoit tout contre la ruelle.
On se fit d'abord bien prier
Pour accorder pareille grâce ;
Mais à force de supplier,

L'époux obtint cette petite place.
Pour se déshabiller, je crois
Que le seigneur n'en fit pas à deux fois :
En pareil cas, pour cet office,
On n'a pas besoin de laquais;
De vrais amants se rendent ce service
Mieux que les plus lestes valets.
Enfin, sous même couverture,
Voilà Thémire avec le tendre Autrand :
On se doute bien que nature
Devoit travailler le galant.
Flipotte, au moins, dans cette conjoncture,
Rangeant le lit, près du mâle *fémur*
Sentit je ne sais quoi de dur :
Ce qu'elle crut d'un favorable augure.
Remplie alors de bonne volonté,
Elle dit à la jeune femme :
Monsieur Autrand d'un mal est tourmenté
Auquel il faut remédier, madame ;
Pour vous laisser agir en liberté,
Ne trouvez pas mauvais que je vous quitte,
Et guérissez le malade au plus vite.
Sans attendre qu'on répondît,
Notre soubrette se retire,
Et bientôt la sage Thémire
Fit au mieux les honneurs du lit ;
Car ne vouloir accepter la bataille
En pareil cas, cela sent sa canaille !
Aussi la belle en un si doux instant
Contre les assauts du galant
Se défendit vaille que vaille.

En minaudant dévotement
Elle offrit à Dieu ce moment,
Et combattit en héroïne.
Le cher époux, de sa moitié content,
Sans s'ennuyer fit valoir son talent ;
Car, quand au lit on a telle voisine,
Et qu'on lui donne une tendre leçon,
On ne trouve pas le temps long.
La belle la plus ridicule
Volontiers prend goût à ce jeu.
Si Thémire eut encore quelque scrupule,
Ce ne fut plus que sur le peu :
Chez mainte femme un tel scrupule a lieu....
Messire Autrand, en homme sage,
Aisément comprit à son tour
Que satisfaire un dévot pucelage
Sur les mystères de l'amour,
Ce n'est pas un petit ouvrage.

---

## L'ANGLAIS DE BON GOUT.

UN jeune Anglois pétri d'intempérance
Et dont je ne dirai le nom
Pour l'honneur de la nation,
Faisoit, naguère, à Paris résidence.
Or, y voulant laisser de son engeance,
En son hôtel il amène un tendron.
Nymphes ici se trouvent à foison,
Et la denrée en devient si commune,
Qu'on en a mille plutôt qu'une.
Au goût paillard point de pays plus beau !
Mais pour saint Côme y faire de l'ouvrage,
Est l'ordinaire d'un ribaud ;
Y rencontrer un pucelage
Seroit un prodige nouveau.
Par moyen de sage intrigante,
Et par un coup des plus heureux,
L'Anglois pourtant avoit jeté les yeux
Sur une pucelle charmante:
En cinquante ans d'honnêtes amoureux
Ne trouveroient hasard si gracieux.
L'entremetteuse étoit présente,
Et lui vantoit tous ses appas naissans :
C'est une belle de quinze ans,
Lui disoit ce suppôt du diable ;
Elle est fringante, elle est aimable :
Vous en serez content.....— Le prix?....

Pas un liard moins de dix louis.....
—Dix louis ! c'est cher ; mais n'importe .
La belle ! allons... et vous, fermez la porte...
Or le milord d'outre-mer, vrai manant,
En visitant cette étroite boutique,
Trop mince crut l'appartement
Pour une Altesse britannique.
Par saint Richard ! peut-on à si haut prix,
S'écria-t-il avec colère,
Louer logemens si petits,
Tandis, morbleu! qu'en Angleterre
Pour un schelling on en auroit,
D'aussi larges que mon bonnet !.....
— Monsieur, dit la jeune ouvrière,
Je connois ce qui vous convient ;
Contentez-vous, voilà ma mère :
Il ne vous en coûtera rien.

---

## LE DÉBARQUÉ DU MAINE.

CERTAIN maraud, fils d'échevin,
A Paris débarqué du Maine,
Par passe-temps, un beau matin,
A ses plaisirs faisoit servir sa main ;
Et pour mettre à fin cette scène,
Fort se trémoussoit le vilain.
Il besognoit d'un tel courage,
Et suoit tant que l'eussiez cru troublé.
Ayant enfin terminé cet ouvrage :
Morbleu ! cria-t-il essoufflé,
On me l'avoit bien dit en route ;
Pour s'amuser, qu'à Paris il en coûte !

---

## PERRETTE ET JEANNOT

Près de Perrette un jour Jeannot, au lit,
Sur arrangemens de famille
Devisoit en homme d'esprit :
Il vouloit marier sa fille,
A l'école envoyer Lucas;
De quelque petite vétille
Corriger son jeune Colas,
Puis acheter un habit à Jacquette;
Ensuite au premier jour de fête,
Traiter le compère Laurent ;
Si bien que l'époux ne pensant
A sa compagne de couchette :
Mon cœur, lui dit l'amoureuse Perrette,
En l'embrassant de bonne foi,
Il est temps de penser à moi.

## LE CHANOINE MORIBOND.

Sous une treille, en son jardin,
Un gros chanoine de Bourgogne,
Pour se dédommager des travaux du lutrin,
Du meilleur de la côte enluminait sa trogne.
Outre raison déjà notre homme étoit en train,
Lorsque sur le dévot ivrogne
Un nuage, crevant soudain,
Vomit une grêle inhumaine,
Dont les grains, plus gros que des noix,
Tombèrent sur le vieux Silène,
Et bientôt de sa mort le mirent à deux doigts.
Quand la tempête fut passée,
On le vint prendre moribond,
Et les yeux presque éteints, la poitrine oppressée,
Sa langue ne pouvant rendre le moindre son,
On crut son affaire *bâclée*.
Autour de lui déjà ses gens
Déploroient son trépas, quand, après quelque temps,
Ses forces un peu revenues,
Comme il les vit tous larmoyans:
Je le lis, leur dit-il, sur vos mines... Enfans,
Hélas! nos vignes sont perdues!

---

## BARBE A CONFESSE.

Vers le bénin frère Conrard, :
Barbe à confesse étoit allée,
Et se trouvoit embarrassée
Pour accuser certain péché gaillard,
N'étant fille encore aguerrie.
Las ! père en Dieu ! lui disoit-elle en pleurs,
Depuis deux ans j'avois pâles couleurs,
Et Jean hier m'en a guérie.
Il n'est mal là, répond le directeur :
Après?.... Mais c'est, reprend la convertie,
Que je l'ai fait aux dépens de l'honneur.
Ma fille, Dieu vous soit en aide !
Conclut l'éclairé confesseur :
Je ne trouve cher le remède.

## ÉPIGRAMME

### IMITÉE DE MARTIAL.

*A Monsieur de B***.*

Tu crois déjà, B***, que le sort
Fabrique ton drap mortuaire :
Tu n'as pu jamais être père,
Et tu veux que quelqu'un pourtant pleure à ta mort.
Par ce motif seul tu vas faire
Certain neveu ton légataire ;
Eh ! crois-moi, ne lui donne rien :
De le faire pleurer voilà le vray moyen.

## LE CURÉ.

Un époux dont la femme étoit assez gloutonne,
Et qui point ne goûtoît douceurs de son mari,
Dit un jour au curé, qui tout du long de l'aune
Dans un mauvais sermon du sexe avoit médit :
Pour homme comme vous, qui tant avez crédit
Chez la femme, pasteur, palsembleu ! je m'étonne
Que si mal la préconisiez.
Et vous, pour un mari, dit le faiseur de prône,
Je suis surpris, monsieur, que si mal la baisiez.

# LES DEUX COM[illegible]

UN jour, [illegible]
S'étant [illegible]
Visitait [illegible]
[illegible] était, ou [illegible]
[illegible] va-t-il bien, [illegible]
[illegible] voyant, d'un air [illegible]
[illegible] comment cela s'est-il [illegible]
[illegible] Jacob mène-t-il [illegible]
[illegible] avec un gros soupir.
[illegible] un niais sourire :
[illegible] n'est rien de [illegible]
[illegible], il faut [illegible]

## LA MODE.

CERTAINE jeune veuve, en bonne compagnie,
Citoit force exemples savans
De vrais et généreux amans,
Qui pour une vaine Sylvie
Ensanglantent mille romans.
On ne s'aime plus, disoit-elle,
Comme dans ce temps bienheureux :
L'Amour n'avoit alors point d'esclave infidelle,
Et dans une chaîne éternelle
Retenoit les cœurs amoureux.
Loin du goût du siècle où nous sommes,
C'étoit plaisir alors d'aimer et d'être aimé :
Qu'il faisoit bon avec les hommes !
Tout cédoit à l'objet dont on étoit charmé...
Il est bien vrai qu'alors telle étoit la méthode,
Et que l'amour duroit longtemps,
Répondit un des assistans :
A présent, ce n'est plus de mode.
C'est-à-dire que, selon vous,
A la vertu, monsieur, la mode est préférable ?
Dit la veuve, trouvant le propos aigre-doux.
Oh ! non, madame, non : cette thèse est blâmable,
Reprit le chevalier bourru ;
Mais comme en ce monde tout passe ;
On ne parle plus de vertu,
Et la mode en a pris la place.

## LA JEUNE MARIÉE.

Sur ma parole de gendarme,
Madame, je connois un carme
Qui, dans un carrière d'amour,
A poussé jusqu'au but huit fois sa haquenée,
Disoit d'un ton badin, un jour,
Le chevalier Lorgnette à jeune mariée,
Dont le mari Robin la traitoit sobrement :
Un époux avec ce talent
Feroit le bonheur de sa femme :
Vous-même, eh bien! qu'en pensez-vous ?
Ah ! dit en soupirant la dame,
Que n'ai-je un carme pour époux !

## LE DEUIL DE MADAME COURBE.

Quelqu'un veut-il prendre femme, il aura
Plus d'ouvrage qu'il n'en fera.
Il n'en faut qu'une pour éteindre
Tous les feux du plus chaud mari ;
Et quand le coquet, sans rien craindre,
Va fourrager dans la vigne d'autrui,
S'il rencontre mal, c'est pour lui ;
Et son épouse a raison de se plaindre.
Il vaut mieux se gêner un peu.
Que sait-on ? Enfin, l'on s'expose :
Si l'on ne redoute pas Dieu,
On doit redouter autre chose.
Ce proverbe vient de bon lieu :
Il est moral. D'ailleurs, un mari sage
Doit avoir peur du cocuage.
Lorsque monsieur nage dans le plaisir,
Madame s'en passera-t-elle ?
Après tout doit-elle souffrir
Du peu de soins d'un mari infidelle ?
Cela n'est pas juste ; et je crois
Que femme alors peut tricher sans scrupule ;
Aussi les maris maintefois
Se taillent eux-mêmes du bois.
Contons enfin, et plus de préambule :
Un chapelier dans Alençon,
Pour achalander sa boutique,
Pensa devoir épouser un tendron

De fringante et jeune fabrique.
Monsieur Courbe, voilà son nom :
Le nom de droit eût été plus mignon ;
Mais Courbe était le nom de tous ses pères :
Notre marchand le trouvoit bel et bon,
Et n'en faisoit pas plus mal ses affaires.
Madame Courbe sa moitié,
En fait d'appas femme passable,
Avoit un grand fonds d'amitié
Pour ceux qui la trouvoient aimable.
Cependant, le bon chapelier
La traitoit bien, à ce que dit l'histoire :
Il pouvoit, sans s'en faire accroire,
Se vanter d'être un leste cavalier,
Rempli d'égards pour son épouse,
Ne lui refusant jamais rien,
En un mot, grand homme de bien.
Il étoit sans humeur jalouse,
Le plus honnête et paisible cocu
Que depuis mille ans on ait vu.
Sur pareil article à sa place,
J'en eusse agi tout comme lui :
C'est un malheur si commun aujourd'hui,
Qu'il faut le prendre au moins de bonne grâce.
Notre homme enfin, las d'un oisif repos,
Pour quelque emplette de chapeaux,
Ou pour autres faits de négoce,
Ayant à faire un voyage à Paris,
Abandonna ses pénates chéris,
Et s'emballa dans le carrosse :
On sent bien qu'avant de partir,

Madame Courbe, trop sensible,
Le fit jurer de revenir
Dans un mois, s'il étoit possible.
Il promit tout, et ne quitta
Qu'à regret sa belle compagne ;
Il pleura même, on s'embrassa;
Et puis, fouette cocher! Voilà
Notre chapelier en campagne ;
Mais la chapelière, dit-on,
Se consola de son absence,
Et ne trouva pas le temps long ;
Car, en pays de connaissance,
Un mari de plus ou de moins
Ne mérite guères lés soins
De sa femme, quand elle y pense :
Pourquoi donc se gêner si fort ?
L'absent n'a-t-il pas toujours tort ?
De son côté l'homme aux emplettes
A Paris ne s'ennuyoit pas ;
Le beau sexe dans ces climats
Aime les solides fleurettes ;
C'étoit le fait du chapelier,
Mais il ne savoit son métier ;
Et se jouant en mauvais politique
A des tendrons de moyenne vertu,
Après avoir bien combattu,
Enfin, une bonne pratique
Lui prodigua ce que depuis longtems
Elle gardoit aux ribauds imprudens.
Une galante drôlerie
Va fort bien à certaines gens :

C'est une leçon pour la vie
Qu'ils apprennent à leurs dépens.
D'abord de cette maladie
Courbe voulut arrêter les progrès :
Ce n'étoit qu'une minutie,
Et ce qu'on nomme en bon françois
La petite galanterie.
De saint Côme un docte client,
Avec tisane et pareille denrée,
Entreprit notre commerçant,
Mais la besogne à peine commencée,
Quelque affaire encor plus pressée
Que tous les soins des marauds, des petits
Le rappela dans le pays.
Notre homme arrive, on lui fait fête :
Comment t'es-tu porté, mon cœur ?
Je suis de la meilleure humeur
De te voir en santé parfaite ;
Et de maints autres rogatons
Le mari fut accueilli par sa femme ;
Mais, pauvres gens ! sur de telles façons
Ne comptez guères ! Nous voyons
Que, quand femme a pervers desseins dans l'âme,
Plus que jamais alors de propos doux
Elle accable son cher époux.
A ces différentes caresses
Le voyageur de son mieux répondit :
Le résultat de tant de politesses
Fut qu'il alla se mettre au lit :
Madame Courbe aussitôt l'y suivit.
Le malade, par conscience,

N'osant à sa tendre moitié
Donner des preuves d'amitié,
S'endormit sur cette assurance
Que ses besoins n'étoient pas si pressans
Qu'elle ne pût s'en passer quelque temps.
En concluant pour l'abstinence,
Il raisonnoit fort mal, je pense.
Notre chapelière, voyant
Que son mari dormoit tranquillement,
En bonne part ne prit sa négligence :
Elle connaissoit son talent ;
Et surtout après une absence,
Elle savoit que le galant
La régaloit splendidement :
D'où provenoit donc son silence ?
C'étoit là ce qu'elle ignoroit.
Or, pour en avoir le cœur net,
L'amoureuse Courbe, inquiette,
Porta la main tout doucement
Sur cet oiseau qu'une fillette
Avant treize ans fait chanter à présent.
Elle eut peine à le reconnaître :
Le pauvre époux, faute de célibat,
L'avoit mis en piteux état.
Son rossignol n'osoit paroître,
Et, sous maints vieux chiffons caché,
Pleuroit son antique péché.
Lors le sentant si mal dans ses affaires,
Comme enterré dans un sale chausson,
Elle se lève, et d'un air furibond
Remplit sa chambre de lumières,

Cette chambre, témoin jadis
Des doux plaisirs qui lui sont interdits.
De toutes parts la salle illuminée,
Et près du lit en un fauteuil postée,
Elle s'écarte indécemment, et met
Le pied droit sur un tabouret,
Sur un autre pose le gauche,
Tire brusquement le rideau
Pour réveiller l'homme à débauche;
Puis, avec du noir à chapeau,
Au nez de son ribaud, la belle
Barbouille enfin la cage de l'oiseau
Qui fredonna si bien pour elle :
Le spectacle étoit curieux.
L'époux à peine en croyoit à ses yeux.
Il pensa d'abord que sa tête
Étoit en proie aux erreurs du sommeil :
Le pauvre diable, à son réveil,
Ne se trouva jamais à telle fête.
Mais, se frottant et refrottant
Mille et mille fois la paupière,
D'ailleurs sa femme lui parlant,
Il vit que la chose étoit claire.
De folie as-tu des accès ?
Lui cria-t-il presque en colère ;
Que fais-tu là ?... Ce que je fais !
Tu le sais bien, répondit la bonne âme,
En lui jetant certain coup d'œil ;
Il est enseveli !... Ta femme
Au sien en fait porter le deuil.

## A MONSIEUR LE MARQUIS DE C....

### POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

*Ce seigneur étoit alors à la campagne avec deux dames, dont une ne lui étoit pas indifférente.*

SEIGNEUR marquis, habiter les campagnes
Tandis qu'on chôme ici votre patron,
De saint François est-ce honorer le nom ?
Je vois qu'avec vos deux compagnes
Vous ne trouvez pas le temps long;
Sans doute, ce couple s'apprête
A vous donner pour votre fête
Mille bouquets ornés de fleurs:
De belles mains il faut tout prendre;
Vous en avez un à leur rendre
Qui vaudra, tout au moins, les leurs.
Que votre amour doit être précieuse
A la beauté dont les charmes vainqueurs
Ont captivé votre âme généreuse !
Grand nom, vertus, honneurs, succès,
Esprit fécond, dont les moindres essais
Se tracent même une route immortelle,
Où votre Philis verrait-elle
Tant d'avantages à la fois ?
Qu'elle doit vous trouver aimable!
Mais en tous points fussiez-vous adorable,
Vous ne plairiez pas tant, je crois,
Sans le cordon de saint François.

## L'AVEUGLE DES QUINZE-VINGTS.

Aux Quinze-Vingts, un Bernardin gaillard,
Se promenant, disoit par raillerie
A son compagnon : Je parie
Qu'un des aveugles au hazard
Connoît ta mère. A quoi frère Bernard
Répond : Pardieu ! je l'en défie !
Or çà ! voyons... Pince un peu celui-là,
Répliqua l'autre. Il le pinça
Si fort que, n'aimant cette farce,
Au frater l'aveugle cria :
Au diable soit l'enfant de garce !

---

## LE CARME.

Avec la sœur Saint-Anaclet
Dix fois sans débrider un carme l'avoit fait :
Il alloit commencer l'onzième,
Quand la nonnain lui dit tout net :
Je suis lasse, mon fils ! Ne l'es-tu pas toi-même ?
Non, répondit le père à ce discours bénin :
Quinze me fatiguent à peine ;
Allons, recommençons, ma reine !
Glouton ! s'écria la nonnain,
Il te faudrait dix monastères.
Moi ! glouton ! reprit-il, eh ! mignonne, comment
Nommeriez-vous donc mes confrères ?
Je suis le moindre du couvent.

---

## LE MAL-AVISÉ CAMPAGNARD.

MALGRÉ l'avis que j'ai donné naguère
A tous époux de ne pas coqueter,
Une leçon et saine et salutaire
Ne sauroit trop se répéter.
Mari, pique-toi de prudence,
Si tu veux que ta femme en ait ;
Veille sur toi sans indulgence :
Si tu donnois exemple de constance,
Ta sage moitié le suivroit.
Le redoutable Cocuage
A des autels ; mais pas tant que l'on dit :
Je crois qu'il est plus d'un ménage
Où ce dieu n'a point de crédit;
De l'Hymen quoiqu'il soit le frère,
Frères souvent se sont mal accordés ;
Mais une imprudence légère
Plus d'une fois les a raccommodés.
Quelque peu qu'on veuille entreprendre,
De Cocuage Hymen devient ami :
Souvent encor quand un mari
A l'honneur du prochain croit tendre
De sûrs filets, c'est lui qu'on voit s'y prendre :
Qu'alors le bon homme est honni !
Ce conte-ci va nous l'apprendre :
Messer Eustache, hobereau villageois,
Tapi dans sa *gentilhommière*,
Jadis, dit-on, avoit fait choix

De femme belle et de bonne manière.
Depuis deux ans par le serment unis,
Ils habitoient ensemble la campagne,
Lorsque le rustique Adonis
Se dégoûta de sa chère compagne.
Que pareilles gens soient cocus,
Il est bien là, c'est œuvre bonne :
En fait de cocus, j'en ai vus
Valant mieux qu'eux, et cent fois au-dessus,
Qui ne sont plaints cependant de personne.
Ceci soit dit, et rien de plus.
Madame avoit une soubrette,
Jeune, bien faite et fille de vertu :
Le noble, pour tenter Nannette,
Avoit fait ce qu'il avoit pu :
Bien attaqué, bien défendu ;
Ses efforts furent inutiles :
Maintes suivantes en tel cas
Eussent été peut-être plus dociles ;
Mais il en est de difficiles :
La sagesse est de tous les états.
Enfin, l'entêté gentilhomme,
Pour n'en avoir le démenti,
Promit bijoux, robes et bonne somme,
Si l'on vouloit lui faire un bon parti,
Tant que, trouvant sa recherche importune,
Nannette crut ne faire mieux
Que d'avertir de sa bonne fortune
L'épouse de notre amoureux.
Madame Eustache, en femelle prudente,
Prit la confidence en riant :

Eh bien ! dit-elle à la suivante,
Dans la grange donne au galant
Un rendez-vous ; et moi-même, à ta place,
Sur la brune je m'y rendrai ;
Alors, ma fille, je saurai
Le tancer de si bonne grâce,
Qu'il n'aura plus pareille audace.
Fut dit, fut fait : on donne rendez-vous,
Au soleil couché, dans la grange :
Dans la grange, soit ! dit l'époux ;
Et sur cela l'infidèle s'arrange,
Et se promet les plaisirs les plus doux...
Mais comme en ce monde tout change !
Du rendez-vous, lorsque l'heure sonna,
Mons Eustache du nez saigna ;
Et voyant presque en sa puissance
Des appas dont il avoit souhaité
Toujours en vain la jouissance,
Le bonhomme en fut dégoûté.
Du dieu d'amour c'est là le badinage :
L'obstacle irrite le désir ;
Un amant, flatté par l'image
Qu'il se fait du tendre plaisir,
Veut le goûter, quoi qu'il en coûte :
Il est déjà passé quand il le goûte.
Messire Eustache, un un mot, peu galant,
Dédaigna son bonheur présent,
Au point que dans cette entrefaite,
Après quelques réflexions,
A son valet sur la soubrette
Il céda ses prétentions.

Guillaume, lui dit-il, Nannette
Dans la grange m'attend là-bas :
Si tu te plais au doux jeux d'amourette,
Vas à ma place y prendre tes ébats :......
Si je m'y plais ! oui, parbleu ! mon cher maître,
Répliqua Guillaume à l'instant ;
Vous ne l'entendez autrement :
Laissez ! tout ira bien peut-être.
Et, cela dit, comme un éclair
Au rendez-vous Guillaume vole.
Or, ce Guillaume étoit un drôle,
Frais, vigoureux, gros garçon de bon air,
Qui, sitôt qu'il fut dans la grange,
Sans dire un mot manœuvra
La belle qu'il y rencontra.
Madame Eustache, à l'accolade étrange
Que lui donne notre manant,
Se prête d'assez bonne grâce,
Et s'imaginant bonnement
Que c'est son mari qui l'embrasse,
Pense devoir profiter du moment.
Autant de pris, se disoit-elle :
Du moins, sous un nom emprunté,
Au rendez-vous aurai-je profité
De l'ardeur de mon infidèle ;
Si bien que n'y cherchant façon,
La bonne dame y passa tout du long.
Cependant notre gentilhomme,
Fort content d'avoir envoyé
A sa place maître Guillaume,
Rioit d'un tour si bien joué ;

Mais par hazard rencontrant la soubrette :
    Eh ! mon Dieu ! cruelle Nannette,
    Lui dit le goguenard époux,
    Tu n'es donc pas au rendez-vous ?
Non, monsieur ; mais, répondit la bonne âme,
Au lieu de moi, vous trouverez madame :
    Elle attend.... Alors l'hobereau
Court vers la grange, et crie à pleine tête :
Guillaume ! hola ! ho ! ce n'est pas Nannette.
Ma foi ! monsieur, lui répond le ribaud,
    Nannette ou non, l'affaire est faite !



## LA REMONTRANCE.

Deux époux, gens de bon ménage,
Depuis dix ans n'avoient eu même un seul enfant.
Ils en désiroient ardemment ;
Mais pourquoi souhaiter lignée en mariage,
Ou telle chose à l'avenant?
Il n'est rien de plus inutile :
Enfans semblent venir au rebours tout à point :
En voudroit-on, l'on n'en a point.
N'en veut-on point, l'on en a mille ;
Or, un dodu chanoine, ami de la maison,
Faisoit croire au mari que de toute son âme
Il prioit Dieu dans l'oraison
Qu'il rendît féconde sa femme.
Madame, à quelque tems de là,
Au grand plaisir de tous devint enfin enceinte,
Et d'un garçon ensuite à bon terme accoucha :
Le dévot couple attribua
Cet enfant à l'oraison sainte
Du prêtre si chéri de Dieu !
On dit que par moyen autre que la prière
A cet accouchement notre homme donna lieu.
C'est un bruit ; mais, du moins, pas n'éclata l'affaire :
Il étoit au logis traité comme un vrai père.
L'enfant grandissoit cependant,
Et le personnage sévère,
Le corrigeant un jour un peu trop vivement,

Le mari dit, en se fâchant :
Mon cher monsieur, par saint Antoine !
Mon enfant est à moi : je n'en veux faire un moine :
Laissez... Non, non, mon cœur, dit la dame à cela ;
Vous êtes un ingrat ; sans monsieur le chanoine,
Notre fils ne seroit pas là !

---

## LES DORMEURS.

CERTAIN seigneur étoit chez son fermier,
Et caressoit la femme du bon homme :
Messire Jean, qui savoit son métier,
Faisoit semblant de dormir d'un bon somme.
Le noble part, et son valet, croyant
Que Jean dormoit, voulut aussi se mettre
A manœuvrer : Holà ! dit le manant ;
C'est bien assez de dormir pour le maître.

---

## L'EMBARRAS DU CHOIX.

JEUNE pucelle ayant deux amoureux,
Tant à son goût trouvoit ce couple d'homme,
Que, prétendant les épouser tous deux,
A ce dessein elle écrivit à Rome.
Sur quoi : Prenez, lui dit quelque gaillard,
Celui qui mieux paroît mordre à la grappe,
Et l'autre, après, pour le faire cornard,
Besoin n'aura de dispense du pape.

---

## ÉPITRE DE L'AUTEUR A SA SŒUR,

### POUR LE JOUR DE L'AN.

Bon soir, ma sœur, et bonne année!
Je te souhaite en ton pays
Une chance aussi fortunée
Que la mienne est triste à Paris!
Puisse bientôt un heureux hyménée
T'unir au meilleur des maris!
C'est là te vouloir, en bon frère,
Un bien qui vient souvent trop tard :
On languit un peu, mais qu'y faire?
Cependant, quand tu seras mère,
Souviens-toi que, si par hazard,
Ton fils venoit aux rives de la Seine
Pour gober l'air que respirent nos rois,
Il ne faut pas le laisser dans la peine
Qui m'accable depuis huit mois.
Chère sœur, il m'est impossible
De te la peindre comme elle est :
Apprends qu'une misère horrible
Fait de mon corps ce qu'il lui plaît.
Toujours mélancolique et blême,
Ma face annonce le carême,
Toujours rongé par le souci,
Je ne me connois plus moi-même :
Vaut-il pas mieux mourir que vivre ainsi?
Mon pauvre habit, victime déplorable

Des caniculaires ardeurs,
Dans une vieillesse honorable,
De deux hivers a bravé les fureurs.
Ancien témoin de mes malheurs,
Et compagnon de ma misère,
Hélas! son étoffe légère,
Dont l'âge a terni les couleurs,
Chère sœur, maintenant à peine
Me met à l'abri des rigueurs
Du triste dieu qui fait geler la Seine.
Si malheureux est mon destin,
Que quelquefois sans pain le jour se passe :
Sans pain!... vas-tu dire... oui, sans pain;
Encor du ciel est-ce une grande grâce
Quand il m'en vient le lendemain.
Le soleil, avant que ma faim
Trouve de quoi se satisfaire,
Fournit souvent une double carrière...
Mes bas, jadis noirs, qui, dit-on,
Furent des noces de mon père,
Ne vont que jusqu'à mon talon;
Et dans cette saison mortelle,
Mon pied tout nu loge dans un soulier
Qui fut contraint, le mois dernier,
De laisser sa vieille semelle
A la porte d'un savetier.
On n'a lavé mon unique chemise
Rien qu'une fois depuis l'été;
Et par les trous de ma culotte grise
On voit passer ma triste humanité.
Mon logement, qu'on dit chambre garnie,

Est nid à rats juché dessous les toits ;
Et de leur tendre symphonie,
Messieurs les chats m'y régalent parfois.
Une lucarne est ma fenêtre,
Une natte me sert de lit ;
Ma couverture est mon habit,
Et ma chaise un vieux tronc de hêtre.
Voilà, chère sœur, à la lettre
Comme en ces lieux ton frère vit :
Il patiente, et quelquefois il jure
(On pourroit bien jurer à moins!) :
La rigueur du froid qu'il endure,
Le fait jouer aux quatre coins,
Quand, dans sa chambre, il se croit sans témoins.
Plaise bientôt au ciel finir mes peines !
Ce sont là les seules étrennes
Que je demande, en bon chrétien :
Traiteroit-il plus mal un infidèle ?
Non, fût-il même Algérien...
Mais la nuit tombe, et je suis sans chandelle ;
Adieu, ma sœur, porte-toi bien.

---

## LE FERME PROPOS.

Un mousquetaire au sacré tribunal,
Le mardi-saint disoit, sa râtelée,
Et de jurons le pénitent pascal
Avoit déjà sa coupe défilée.
Ah ! quels péchés ! reprit le confesseur ;
En êtes-vous contrit au fond du cœur ?
Il ne faut plus renier de la sorte :
Promettez-moi... Oui, je vous le promets,
Dit-il ; morbleu ! que le diable m'emporte,
Mon révérend, si je jure jamais !

---

## LE BUVEUR.

Un créancier harceloit un buveur,
Il faut payer, ou venir en justice !
Lui crioit-il ; pour vous rendre service
J'ai fait, monsieur, venir un exploiteur ;
Il vendra votre marchandise
Et vos nippes sans bruit... Tant mieux,
Dit le buveur ; je n'ai qu'une chemise :
Qu'il la vende, et nous la boirons tous deux.

---

## L'ÉPOUX A LA MODE.

Certain chevalier de bon ton
Cocufioit un époux à la mode,
Et donnoit seconde leçon
A sa Vénus, quand le mari commode
Tout à coup surprit son gibier,
Et le trouva justement dans le gîte...
Toujours galant, monsieur le chevalier !
Dit-il en fuyant au plus vite.

---

## L'AUMONE.

A l'huis d'un couvent de Cythère,
Un franciscain quêtoit besace au dos.
Dieu vous aide ! dit la tourière ;
Mon révérend, laissez-nous en repos !
Mais Dieu veut qu'on fasse l'aumône,
Reprit le frère. Il parle en bon chrétien.
Qu'il entre ! cria la matrone,
Et prenne ses ébats pour rien.

---

## LES DEUX SANTÉS.

A MONSIEUR DE R*** M....... D. R.

C'est une muse et badine et légère
Qui m'a fait rimer jusqu'ici ;
Mais à présent le désir de te plaire
M'inspire, généreux R***.
A tes beautés mon cœur sensible
Voudroit pouvoir les mériter ;
Mais un destin, toujours horrible,
Jusqu'à ce jour l'empêcha d'éclater.
Sa timide reconnaissance
N'ose se montrer qu'en tremblant.
L'infortune si rarement
Trouve un ami dans l'opulence,
Qu'afin de le rendre constant,
Sur ses bienfaits il faut le plus souvent
Affecter un prudent silence.
Tu n'es pas de ces amis-là ;
Un malheureux peut sans rien craindre
Paroître sensible et se plaindre ;
Tu n'en es moins généreux pour cela.
Apprends aussi que d'un secret hommage
Mon cœur ne fut jamais content :
Rien ne le flatte davantage
Que de publier ce qu'il sent...
Mais parlons de cette aventure

Dont tu veux, aimable R***,
Que je trace ici la peinture:
Tu le veux, je le veux aussi.
Un poëte est fort enclin à médire ;
Quand il mord, on aime à le lire :
Tu sais pourtant qu'en certain cas
Vérité n'est pas bonne à dire.
Si ce conte-ci, dont pour rire
Tu m'as donné le canevas,
Regarde un cocu d'importance,
Il ne s'en amusera pas.
Cependant en vain je balance ;
Tu l'ordonnes, et je commence.

Jadis à certain financier,
Homme entendu dans son métier,
Fut mariée une jeune pucelle:
Pucelle ! dira quelque sot ;
La chose est-elle bien réelle ?
Maudit censeur , eh ! passons sur le mot !
Pucelle ou non, tu nous la donnes belle :
Toujours est-il qu'à la première nuit
On la mit en œuvre pour telle,
Et qu'une fois pour tout cela soit dit.
Notre épousée étoit aimable :
Beaux yeux, air vif, maintien charmant,
Teint de rose, gorge admirable,
Cuisse ferme et le reste à l'avenant ;
Le financier la trouvoit adorable,
Si bien que l'histoire fait foi
Qu'il sut la régaler en roi.

Las enfin, il dormit à l'ombre
Des lauriers qu'il avoit cueillis.
On n'en sait pas exactement le nombre,
Nul auteur ne nous l'a transmis;
Qu'y faire? Mais, à mon avis,
Dire que des efforts du sire
On fut satisfait : c'est tout dire,
La belle aussi profitoit du sommeil
A côté de son cher athlète,
Et déjà l'Aurore étoit prête
D'enharnacher les chevaux du Soleil,
Quand le tonneau qu'on avoit mis en perce
Ayant perdu son fosset par malheur,
Ne retient plus sa liqueur, et la verse
Sur notre vigoureux dormeur.
Quelquefois un texte sans glose
Met le lecteur dans l'embarras :
Ainsi, pour expliquer la chose,
Madame pissa dans ses draps.
Le jouteur s'éveille ; il se lève,
Et va conter à sa mère son cas :
C'est une habitude, et j'endêve
Qu'elle ne s'en corrige pas,
Dit la maman ; mais elle est mariée :
Guérissons-la de ce mal là.
De verges! çà, prenons bonne poignée,
Et sans pitié fouettons-la :
Pour la changer il ne faut que cela.
Allons, mon gendre. Allons, reprend notre homme.
Nos gens partent de bon accord,
De l'épousée ils vont troubler le somme;

L'un tient les pieds, et l'autre sans remords
(C'était la mère) au plus beau des derrières
Ose appliquer trente coups d'étrivières.
On dit que la belle en pleura,
Que le voisin se sentit de l'outrage,
Qu'avec Hymen Amour en murmura;
Qu'ils parlèrent par ci, par là,
De s'adresser à monsieur Cocuage...
Pour moi, comme eux, j'eusse fait rage;
Car des charmes tels que ceux-là
Méritoient bien qu'on en fît autre usage.
Très mal en point la nymphe se leva,
La larme à l'œil, la rancune dans l'âme:
Or, la rancune est un vice maudit;
Et quand surtout il possède une femme,
Le cher époux tôt ou tard en pâtit.
Dans la chambre notre mutine
Boude seule tout le matin;
Pour dîner on l'appelle en vain;
A ne bouger elle s'obstine:
Femme en courroux jamais ne dîne,
Certain baron, homme du temps,
Héros fameux dans les ruelles
Et consolateur des femelles,
Mangeoit ce jour-là chez nos gens.
On le pria d'engager la boudeuse
A venir faire à table les honneurs:
Un petit-maître a l'âme généreuse.
Il va, la trouve tout en pleurs;
Il s'attriste par bienséance,
Il tient quelques propos flatteurs,

On lui répond par complaisance :
Il presse tant, qu'on lui fait confidence
Du sujet de tant de douleurs.
J'ai juré même, ajouta l'épousée,
De ne sortir de ce lieu-ci
Que quelqu'ami ne m'ait vengée
Du mauvais cœur de mon mari.
C'étoit assez expliquer sa pensée :
Quand une belle désolée,
Pour son époux demande ainsi du bois,
Elle n'est guères refusée ;
Aussi, sans en faire à deux fois,
Notre baron, d'une manière honnête,
Dans le moment appointa sa requête.
Le financier de cornes fut pourvu :
Il en eut dose raisonnable ;
Et quand dûment on le pensa cocu,
Nos champions vinrent se mettre à table.
De les y voir l'époux étoit ravi,
Sa moitié fut d'une gaîté charmante :
Avoir joué quelque pièce au mari,
Doit, en effet, rendre femme contente.
Par reconnoissance il fêta
Le consolateur de sa femme ;
En s'égayant il le félicita
De son crédit sur l'esprit de madame ;
Puis, par trop d'ingénuité,
Aux convives d'un air maussade,
Ayant plein verre présenté ;
A la santé du cul fouetté !
Dit-il, en avalant rasade.

Alors, pour lui faire raison,
La nymphe, tournant la prunelle,
Et trinquant avec le baron :
A la santé du cocu ! répond-elle.

---

## L'INTRÉPIDITÉ DU FROC.

Un paillard enfroqué lardoit sa pénitente;
L'époux surprit notre couple amoureux,
Mais l'autre n'en bourroit pas moins sa patiente.
Lors au ribaud le mari furieux :
Tu vas mourir, dit-il, dans un supplice affreux.
Quitte pourtant ta monture, et dépêche !
Non, morbleu ! s'écria le moine généreux,
S'il faut périr, périssons sur la brèche.

---

## REMÈDE A L'AMOUR.

Malgré l'orgueil de l'humaine nature,
C'est quelquefois à de heureux hazards
Qu'elle doit ses plaisirs, ses talents et ses arts;
Témoin celui de la peinture,
Témoin le conte que voici :

Au temps jadis un amoureux transi
S'étoit coiffé d'une cruelle :
Flore (c'étoit le nom de notre belle)
Du soupirant n'avoit aucun souci ;
Le pauvre gars l'en aimoit davantage;
Mais comment de ses sots désirs
Dissiper l'éternelle rage ?
Gentil Amour faisoit tapage,
Et pour finir ce gênant badinage,
Le drôle vouloit des plaisirs :
Dès ce temps-là c'étoit l'usage,
Pour les calmer, de remplir ses désirs.
Quel embarras ! et quel moyen d'éteindre
Ce feu dont il est dévoré !
Un jour qu'étendu sur le pré,
Il ne cessoit de gémir, de se plaindre ;
Il s'avisa de mettre voile au vent.
Adonc voilà le dieu grotesque
A gober l'air, et cependant
De redoubler son manége burlesque,
Langage obscur pour l'amant rudoyé ,

Lorsqu'un frelon, passant par aventure,
Voit de l'amour l'étendart déployé,
Et vous lui fait une vive piqûre.
Le berger crie, et sur ce nouveau mal,
Vite il apporte une main vengeresse,
Chasse d'abord le léger animal,
Frotte l'endroit où l'aiguillon fatal
Avoit porté la douleur qui le presse;
Tant et si bien le remède opéra,
Que de ses sens la volupté maîtresse
Vous le plongea dans une douce ivresse,
Dont le berger mollement expira,
Et puis revint pour expirer encore;
Car au remède il avoit pris du goût.
Faites la fière à présent, belle Flore:
Le beau berger sait suppléer à tout.
De son secret je ne suis pas l'apôtre,
Je ne dis pas qu'on y borne ses vœux;
Mais, à dire d'experts, il en vaut bien un autre:
Je le conseille aux amans malheureux.

---

## LA FAUSSE AGNÈS.

A sa moitié, qu'il croyoit être neuve,
Lubin disoit : De si gentils ébats,
On le voit bien, Lise n'a fait d'épreuve.
A ce jeu-là, quoi! n'aller que le pas!
Il faut aussi que la femme s'émeuve;
Et le plaisir à son joli tracas
Veut que surtout ton sexe s'associe.
Bons Dieux! dit-elle, on n'y répugne pas,
Mais on ne sait que faire en pareil cas;
L'un le requiert, l'autre ne s'en soucie!

---

## LA DÉVOTE PRÉVOYANTE.

Une dévote, ayant un double cierge,
S'avançoit près d'un saint Michel :
Sa fille accourt, et lui dit : Bonne Vierge!
Vous n'êtes pas avare pour l'autel.
Deux pour un saint! quelle idée est la vôtre?
Mais, dit la vieille, ils sont deux : que sais-tu?
Si celui qu'aujourd'hui nous voyons abattu
Quelque jour, à ses pieds, alloit renverser l'autre,
Mon cierge alors ne seroit pas perdu.

---

## LE JOUEUR A COUP SUR.

Un prêtre des faux dieux (et chacun verra bien
Qu'un pareil tout ne peut être chrétien),
Ce prêtre donc, un certain jour de fête,
Voulut avec son Dieu jouer à pile ou tête
A qui paîroit fille, pinte et fagot.
Mon offrande du jour est, dit-il, fort honnête;
Si le dieu perd, elle paîra l'écot.
Tête pour moi ! La médaille aussitôt
Vole, revient ; mais tête qu'il demande
Ne paroît point, et le dieu ne perd pas.
Que fait le prêtre? Un bon et grand repas,
Avec fillette experte aux doux ébats,
Boit du meilleur et paye avec l'offrande.

---

## ÉPITAPHE.

Ci-git l'impudique Clarice,
Cette héroïne de coulisse,
Qu'on a vu fille sans honneur
Avant qu'elle devint actrice,
Comme on est bachelier avant d'être docteur.

---

## ÉPIGRAMME.

Lorsque Rousseau, dans un conte gaillard,
Dit qu'en amour une jeune novice
Vaut moins que femme habile à l'exercice,
Je ne suis pas de l'avis du paillard,
Et j'aime mieux un tendron à séduire
Que prude experte en l'amoureux déduit.
Pourquoi? Pour ce que bien mieux vaut instruire,
En cas pareil, que de se voir instruit.

---

## LE SILENCE ÉLOQUENT.

Au lansquenet quelques joueurs perdoient.
Mots grenadiers et blasphèmes trottoient
Le tout en chœur, fors un, à qui la perte
Sembloit égale. Une main dans son sein,
Payant de l'autre, il avoit l'air serein.
Verges des dieux, ce qui me déconcerte,
Dit un perdant, c'est ce beau sang-froid-là :
Rien ne l'émeut ; apparemment qu'il a
D'un publicain chez lui la caisse ouverte.
Eh! non, messieurs, mon dernier écu va.
Puis leur tirant de dessous sa chemise
Ses doigts chargés et de sang et de chaïr,
Que de son flanc il venoit d'arracher :
Amis, dit-il, chacun jure à sa guise.

---

## LE GALANT QUI FAIT SON SALUT.

Pour une dévote pucelle,
Certain marquis avoit le cœur féru ;
Depuis deux ans qu'il traitoit avec elle,
Le saint tendron n'accordoit rien au dru.
Or, ignorant la lune de la belle,
Il alloit être un jour heureux amant,
Quand, tout près de ce doux moment :
Je me damne, dit la bonne âme.
Lui qui voyait de l'objet de sa flamme
Le périodique accident,
Lui répondit en s'enfuyant :
Et moi, je me sauve, madame.

---

## LE DÉLICAT.

Que craignez-vous ? disoit un loyoliste
A certain gars qu'il suivoit à la piste ;
Quoi ! le péché vous fait-il tant de peur ?
Non, dit le gars, c'est la douleur.

---

## L'HEUREUX JANSÉNISTE.

A certain homme un loyoliste, un jour,
Etablissoit, par constante maxime,
Que le péché mignon de Duchauffour
Auprès de Dieu n'étoit compté pour crime :
Il le prouva par Sanchez, Escobard.
A tout cela l'autre n'eut mot à dire :
Sur quoi, voilà l'étincelant cornard
Qui vous le happe, et lui veut introduire
Ce que savez. Notre succube alors,
Prêt à se voir entrer le diable au corps,
Dit, par hazard, qu'il étoit janséniste,
Vous Appellant, vous fils de Lucifer!
En reculant reprit le moliniste ;
Oh! mon plaisir eût mérité l'enfer.

---

## LE CARDINAL CANONISÉ.

Advint qu'à Rome achevant sa carrière,
Un cardinal, afin d'être fêté,
De tous ses biens fit l'Église héritière,
Par quoi le pape eut bientôt expédié
A monseigneur un bref de sainteté.

Entre le grand diseur de patenôtres
Et les parens survint de grands débats ;
Lors il leur dit : J'ai fait un saint des vôtres,
Et qui pourtant ne le méritoit pas.

## LA FAMILLE A TALENS.

CERTAIN blondin, d'esprit assez épais,
Vantoit partout les présens à lui faits
Sur certain point par la bonne nature,
Et, fier d'iceux, exaltoit leur mesure.
Pour leur prouver qu'il ne mentoit en rien,
Il se montroit : Voyez, regardez bien :
Quelqu'un de vous a-t-il meilleur partage ?
Tous d'une voix lui cèdent l'avantage.
Ceci n'est rien près d'un mien oncle abbé,
Dit-il ; le drôle est bien mieux partagé ;
Mais d'en parler à présent il n'a cure,
Car le paillard vise à la prélature :
Pour mon papa, c'étoit encor bien mieux :
Homme ne fut onc si prodigieux ;
Jamais ne sut, quelqu'effort qu'il pût faire,
En son vivant, entamer feu ma mère.

## IL FAUT QUE TOUT FINISSE.

Messire Alain sur sa moitié
Prenoit un jour les droits de mariage :
On frappe, il faut quitter l'ouvrage,
Et voila le benêt sur pied !
Entre son frère : et cependant notre Ève,
Que le serpent avoit mise en fureur,
L'œil enflammé d'une lubrique ardeur :
Je suis à vous, dit-elle, je m'achève.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CETTE RÉIMPRESSION DES CONTES EN VERS DE DES BIES A ÉTÉ TIRÉE A CENT SIX EXEMPLAIRES SEULEMENT :

100 SUR PAPIER DE HOLLANDE
6 SUR PAPIER DE CHINE.

N° 20



BRUXELLES
IMPRIMERIE DE A. MERTENS ET FILS
1866.



